



Terre crue

BÂTIR EN TERRE CRUE EN LANGUEDOC ET EN GASCOGNE

Les mots et les techniques

Dominique BAUDREU
AVRIL 2012

SERVICE CONNAISSANCE
DU PATRIMOINE
DCAV - Région Midi-Pyrénées



BÂTIR EN TERRE CRUE EN LANGUEDOC ET EN GASCOGNE : LES MOTS ET LES TECHNIQUES

Dominique BAUDREU

Centre d'Archéologie Médiévale du Languedoc, 5 rue de l'Olivier, 11000 Carcassonne.

Au commencement de toute construction en terre crue, pour peu que la terre ait besoin d'être additionnée d'eau, on trouve le *bart* ou *bard*, terme occitan attesté au Moyen Âge qui désignait la matière en préparation, avant sa mise en œuvre. Le mot est par exemple présent dans le *Diccionari Moundi* ou *Dictionnaire de la langue toulousaine* publié au XVII^e siècle par Jean Doujat : « Bard, fange, boue, limon, bauge... ». Pour nommer les techniques de terre massive et par extension, les constructions correspondantes, le terme dominant en langue d'Oc au Moyen Âge et jusqu'à des époques plus récentes, était celui de *tàpia*, associé à la *paret*, ou mur de terre. Mais la langue occitane vernaculaire, dans sa forme gasconne ou languedocienne, a aussi fait usage d'autres termes spécifiques liés à la technique du torchis : *tortis*, et à celle de la brique de terre crue : *teula*, pour ne citer que le terme principal.

La *tàpia*

Dans ses *Mémoires de l'Histoire du Languedoc...* publiées en 1663, Guillaume de Catel disserte sur les enceintes de Toulouse et met en lumière les deux mots clés en matière d'ancienne architecture en terre (*tàpia*, *paret*) : « ... Mais la différence qu'il y avait entre la closture de la ville de Tolose et du Bourg c'estoit que les murailles de la ville estoient de briques, et celles dudit Bourg de paroit. ...Ce mot de paries, ou paroy, est distingué en nostre langage, et commune façon de parler de celui de muraille : car les murailles sont de brique ou terre cuite, et les parois faictes de terre battue et formée entre deux *aiz*. Lesquelles parois nous appellons communement tapie... les Espagnols appellent ces parois, *tapias*, comme nous faisons encore en Gascogne... Les murailles donques de la ville estoient de briques, et ... Tolose estoit close coctilibus muris, et le Bourg de paroit de terre, ou de tapie ». Catel rend ici compte d'une différence d'appellation essentielle entre les constructions en briques cuites (ou en pierre) et celles en terre crue. En effet, en tant que matériau, la terre crue est étroitement liée au terme occitan *tàpia*, francisé en *tapie* après le Moyen Âge. Le commentaire de Catel permet aussi d'établir le rapprochement indéniable entre la *tàpia* ou terre à bâtir, et la *paret*, francisée en *paroit/paroi*, qui est l'œuvre du bâtisseur pour n'importe quelle construction en terre massive.

Ais, aiz : planche de bois,
en ancien français.

La dénomination *tàpia*, d'origine pré-latine, attestée aussi en castillan et en catalan, a été conservée par plusieurs noms propres du Midi aquitain : *Latapie*, *Latapy*, *Tapie*, *Tapy*. La toponymie médiévale atteste de cet ancrage, comme le lieu-dit *La Tapie*, déjà présent par exemple à la fin du XIII^e siècle dans le terroir de Marciac (Gers). En tant que patronyme, autour de 1900, le même nom et ses variantes apparaissent surtout localisés dans le Sud-Ouest de la France, particulièrement en Bigorre et en Béarn.

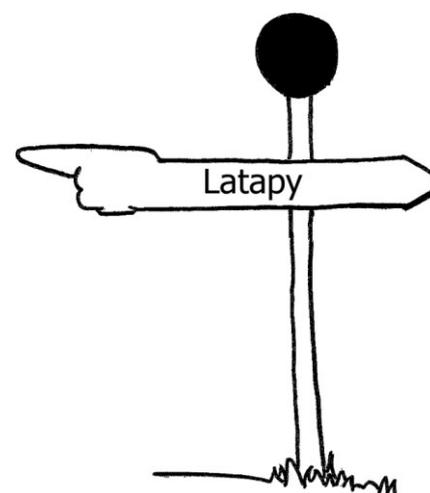


Fig. 1 : Détail d'un mur de la chapelle Saint-Clair à Pompignan (Tarn-et-Garonne). La partie inférieure est en terre massive (*tàpia*). (Photo P. Poitou)

Le mot *tàpia* est fondé sur la vieille racine *tap* qui, en occitan, dans son sens premier, désigne l'argile ou plus généralement le sous-sol. Ainsi, *tap* a pu être parfois synonyme de *tàpia* : en 1630, à Plagne, en Comminges (Haute-Garonne), une visite épiscopale de l'église constate que « *les murailles sont des parois de tap* »¹ (**Fig. 1**). Le sens n'est donc pas différent de celui rencontré à Montpezat (Tarn-et-Garonne) en 1619 : « *...bastir et ediffier lad. maison a ung estache de muralhes de tapie faite de terre...* »².

Même si elle n'est pas toujours directement nommée dans la documentation écrite, c'est bien la *tàpia* qui était en usage dans l'édification des enceintes villageoises ou urbaines, appelées *parets* (**Fig. 2**); le cas de Toulouse au milieu du XIV^e s. peut en attester. Dans l'Est albigeois, c'est le terme *terrissa* qui était utilisé pour nommer les murs de terre massive mais on ne sait s'il était déjà employé au Moyen Âge.

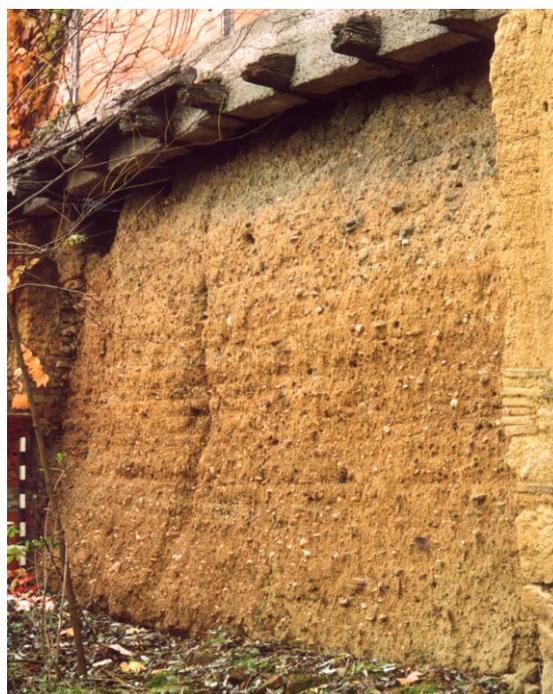


Fig. 2 : Vestige d'enceinte villageoise en terre massive à Esparsac (Tarn-et-Garonne). (Photo : D. Baudreu)

¹ MÉNARD (Henri), *Eglises perdues de l'ancien diocèse de Rieux*. Saint-Girons, 1983, p. 276.

² LATOUCHE (Robert), *La vie en Bas-Quercy du quatorzième au dix-huitième siècle*. Toulouse, Privat, 1923, p. 385. (A.D. Tarn-et-Garonne, E, Notaire Montpezat, 75, f° 3006).



Fig. 3 : Détail d'une cloison en pans de bois et torchis. En vidalot (Tarn-et-Garonne). (Photo : P. Poitou)

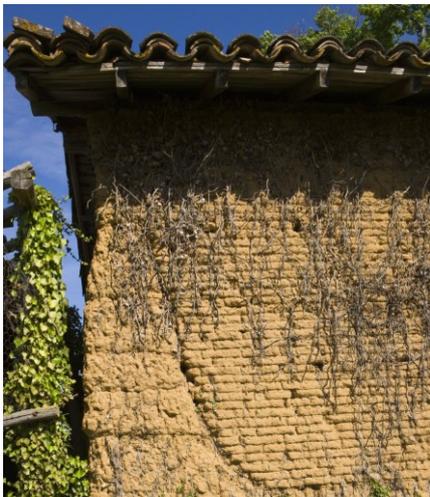


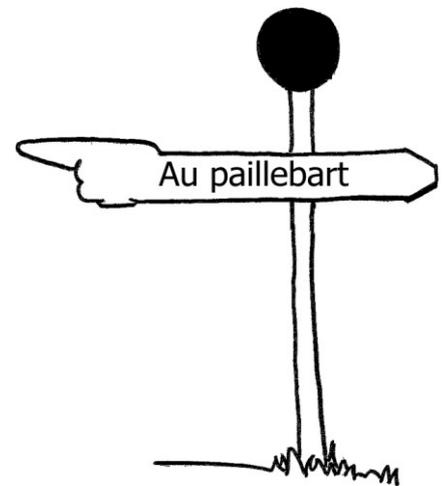
Fig. 4 : Élévation d'une grange partiellement bâtie en briques de terre crue (Tarn-et-Garonne). (Photo : P. Poitou)

Le tortis

La technique du torchis, associée aux pans de bois (*corondat*), possède son équivalent occitan : *tortis*, usité au Moyen Âge et fondé sur le radical *tòrt*, tordu, sans doute en référence aux éléments végétaux déformés et mélangés au *bard*, ou terre détrempee (Fig. 3). *Tortis* est par exemple attesté au XVI^e s. dans un proverbe ironique relevé dans *Les Joyeuses recherches de la langue tolosaine* par Claude Odde de Triors : « *Estre escarabilhat coma un tortis quand tomba* » (« Être en pleine forme comme un panneau de torchis qui s'écroule »).

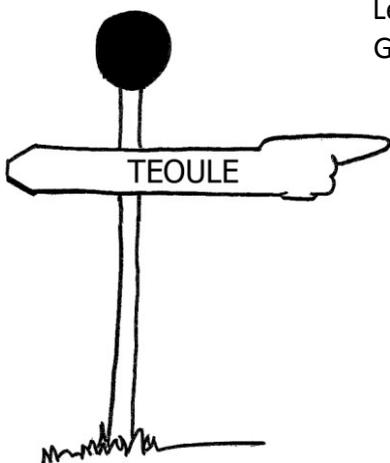
Le *tortis* a donné son nom à des maçons spécialisés : les *tortissaires*, qui œuvraient sur des constructions civiles ou militaires disposées en superstructures.

Le terme *palhabart*, francisé en *paillebart*, a pu souvent être associé à du torchis mais un doute subsiste sur le sens originel de ce mot : authentique torchis mis en œuvre entre des colombages ou forme de terre massive coffrée ?



La teula

Les diverses formes de briques crues moulées utilisées dans le bassin de la Garonne (à partir de la fin du XVIII^e siècle) ont surtout été désignées par le terme féminin *teula*, attesté de la Basse-Ariège jusqu'au Tarn, et par la variante masculine *teule* en Tarn-et-Garonne, ou encore *teulàs* dans le Gers (Fig. 4). Ces noms étaient en réalité préexistants à l'apparition des briques crues et servaient déjà à désigner les briques cuites, présentes au Moyen Âge. En simplifiant, la brique de terre crue, *teula* ou *teule*, n'est en somme que l'état du produit moulé avant cuisson. D'où la persistance en français régional de l'occitanisme « tuile » pour nommer une brique, qu'elle soit cuite ou crue. De façon plus sporadique, d'autres termes ont pu être en usage pour nommer des briques crues : *còca* en Magnoac ou en Comminges, *mòta* en Magnoac et Astarac.



Bibliographie :

BAUDREU (D.), Habitats et fortifications en terre crue d'époque médiévale dans le Midi de la France, *in* : de CHAZELLES (Cl.-A.), KLEIN (A.), dir., *Echanges transdisciplinaires sur les constructions en terre crue, 1 - Terre modelée, découpée ou coffrée. Matériaux et modes de mise en œuvre*, Actes de la table ronde de Montpellier, 17-18 novembre 2001. Editions de l'Espérou, Montpellier, 2003, p. 359-375.

BAUDREU (D.), Essai d'approche lexicographique des constructions de terre massive en domaines occitan et francoprovençal, *in* : GUILLAUD (H.), de CHAZELLES (Cl.-A.), KLEIN (A.), dir., *Echanges transdisciplinaires sur les constructions en terre crue, 2 - Les constructions en terre massive, pisé et bauge*, Actes de la table ronde de Villefontaine (Isère), 28-29 mai 2005. Editions de l'Espérou, Montpellier, 2007, p. 39-52.

BAUDREU (D.), Eléments lexicographiques sur les briques de terre crue dans le Sud de la France, *in* : de CHAZELLES (Cl.-A.), KLEIN (A.), POUSTHOMIS (N.), dir., *Echanges transdisciplinaires sur les constructions en terre crue, 3 - Les cultures constructives de la brique crue*, Actes de la table ronde de Toulouse, 16-17 mai 2008. Editions de l'Espérou, Montpellier, 2011, p. 65-70.